

ZAPPE LA GUERRE PEF



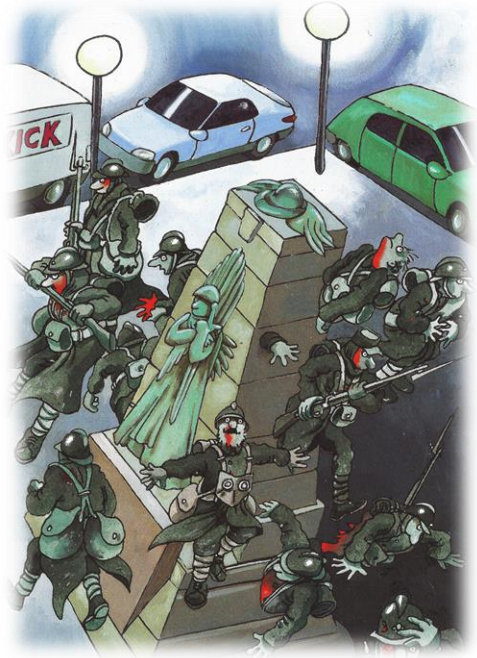
On ne le regardait presque jamais.

Sur la place de Rezé, le monument aux morts était sans vie.

Ce soir-là, on ne le voyait carrément plus lorsque, dans le brouillard, ils sont un à un apparus, se détachant lentement de sa masse de pierre.

Ni gens ni fantômes. Juste des apparences en manteaux bleu horizon dans leurs pantalons rouge sang d'août 1914.

A l'heure où toute la ville essaie de ne penser qu'à bien dormir, des dizaines de soldats quittaient leur monument pour un effrayant carnaval militaire.



De l'un était partie la moitié du visage.

A l'autre, manquait une main, un œil.

Des jambes presque emportées. Et cette boue séchée en plaques et toute cette poussière autour des molletières.

Des pieds nus rétrécis par la terreur, orphelins de leurs godillots. Et tous ces fusils, certains tordus, d'autres fondus dans des mains qui s'agrippaient encore.

Il y avait là deux cent quatre-vingt-huit soldats, debout comme ils étaient morts, regroupés en rangs brouillons.

Ils s'étaient mis en marche sur ordre d'un officier en gants blancs : le lieutenant Marc de Monti de Rezé.

- Mission spéciale de grande vérification ! avait-il annoncé.



Le cortège brinquebalant arriva près de l'église Saint-Paul où le lieutenant fit s'immobiliser la compagnie.

Il sortit de sa poche la liste des deux cent quatre-vingt-huit hommes de Rezé tombés un peu partout sur et pour la France, et exigea d'eux un garde-à-vous qu'aucun ne pouvait tenir.

- Sergent Sorin, faites l'appel ! ordonna-t-il agacé.

Sorin rejeta vers l'arrière ce qu'il lui restait de casque ; on aurait pu y égoutter des nouilles par les trous d'éclats d'un shrapnell allemand.

- Ch'ais plus bien lire mon lieutenant. La mémoire ! Faut pas m'en vouloir, j'ai plus toute ma tête !



Monti de Rezé aurait bien souri du terrible humour de Sorin mais il ne pouvait plus. La balle qui lui avait traversé l'abdomen le faisait à jamais grimacer. Elle tournait dans son ventre avec l'obstination d'une horloge comtoise.

Il insista. Sorin s'exécuta, à voix basse pour ne pas inquiéter le voisinage.

- Bardin ?

- Présent !

- Bernard ?

- Z'ent !

- Blourde et Boujeaud ?

- Présents !

Brosseaud, cul-de -jatte du 18 septembre 1916 et trépassé à Bar-le-Duc, confirma sa présence au ras du sol.

Lozon, Macé, Monnier, Monti, Perraud, Redor, Rontard... tous les morts étaient présents. Visonneau fermait le ban.



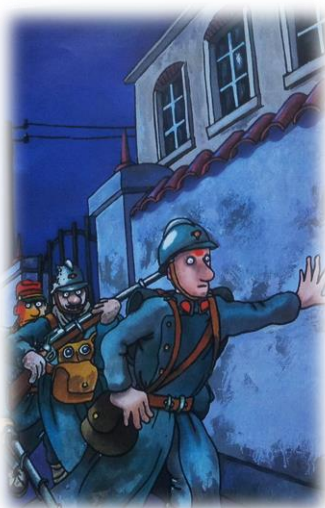
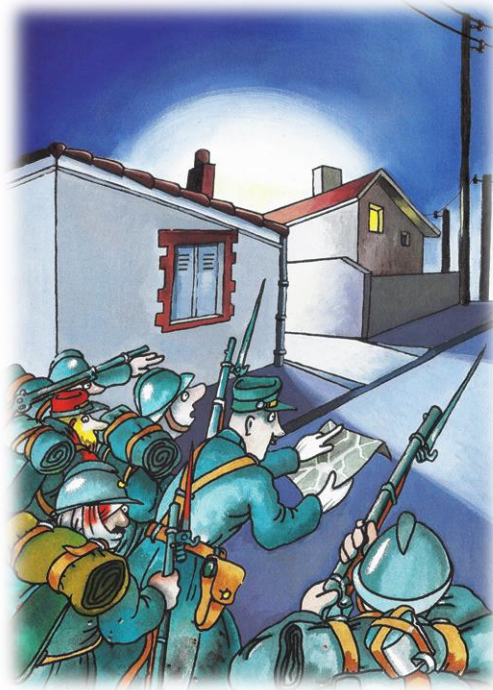
Voilà quatre-vingts ans qu'ils étaient tous morts.

Le temps d'une vie d'homme s'était écoulée et aujourd'hui, ils voulaient enfin savoir.

Vérifier qu'ils avaient fait la guerre pour que cela en vaille leur peine.

- Qu'on n'est pas morts pour rien, quoi ! lança Soulas en dressant vers l'obscurité du ciel sa main ouverte, celle qu'il n'avait pas perdue dans la première neige des Vosges.

Du fond d'une sacoche percée, Monti de Rezé fit remonter une vieille carte entre les ailes blanches de ses gants. En grimaçant, il perça le brouillard du regard pour tenter de reconnaître les lieux et de répartir ses troupes.



A Sorin, Monnier et Blourde revint le carré des rues autour de l'ancienne école.

Monnier, le tranquille instituteur dont l'écriture si régulière faisait envie, aurait bien fait savoir deux ou trois choses importantes aux enfants.

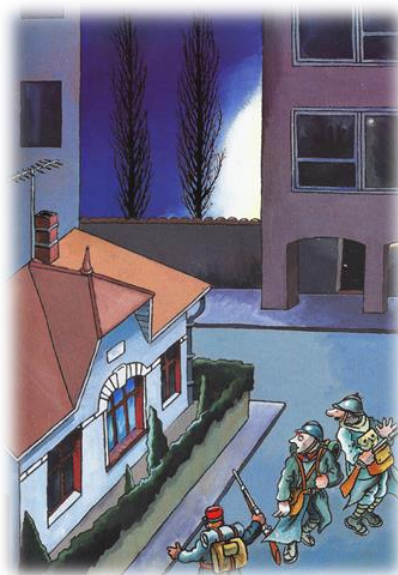
Il caressa les murs du bâtiment d'un doigt tremblant sans rien oser y écrire puis, à son habitude, passa son pouce sur son front comme pour en chasser la pastille écarlate qui le marquait.

Il était tombé, à Gournay, d'une seule balle entre les deux yeux, le 15 juin 1918.

Les trois hommes dévisageaient la ville lorsque Blourde rompit brusquement le silence :

- Attention ! Une automobile qui fonce comme une balle ! lança-t-il en pointant son doigt sur une voiture qui filait au loin.

Du carrefour suivant, les soldats découvrirent, effarés, de grandes boîtes vitrées où des gens semblaient vivre les uns au-dessus des autres. Et rue Vigier, une petite maison les intrigua sérieusement ; la seule dont les volets n'étaient pas fermés. Sur son toit, une sorte de fourche-râteau était amarrée à la cheminée et un feu bleu éclairait sa fenêtre.



Les trois soldats prirent position en embuscade derrière des buissons. Le sergent Sorin déploya son périscope et l'ajusta au-dessus du parapet du jardinet, en direction de l'étrange lueur.

- C'est une sorte d'orage domestique qui jaillit d'une caisse sombre. S'éclaireraient-ils avec des éclairs ?

- J'étais sûr que la société ferait des progrès et le progrès des avancées, commenta Monnier ébloui. Raconte, Sorin !

- C'est un cinématographe qui garde les images collées sur sa vitre. Et coloriées comme les belles cartes postales, ces visions ! Et qui parlent en plus !



Serrés les uns contre les autres, les soldats avaient maintenant le nez collé au carreau, le menton posé sur les briques luisantes qui encadraient la fenêtre de la petite maison.

Les images se succédaient : un centre-ville d'aujourd'hui rasé, des corps vidés de vie, des visages effarés dans des mains tremblantes.

Monnier qui voulait comprendre interpella Sorin :

- Passe-moi ton esgourdomètre. Ça fonctionne entre les sacs et les boisages des tranchées, ça va se laisser impressionner par une vitre !

L'appareil plaqué au carreau, il entendit la guerre qui, elle, n'était pas morte.

- Mais raconte Monnier !





- Une voix dit qu'il y a deux morts à Sarajevo !

Monnier glissa et s'assit dos au mur, à même la pluie.

C'est ainsi qu'il avait été tué. Il boucha rageusement sa blessure coquelicot de toute sa main :

- Pas possible qu'on soit morts depuis si longtemps et qu'on n'ait pas avancé !

Les conclusions de la mission de vérification allaient être douloureuses pour les deux cent quatre-vingt-huit victimes : leur terrible guerre n'avait pas suffi à décourager toutes les autres.

Blourde avait repris l'observation.

- Ils disent quelque chose comme Rouanda. Et c'est pas de la joie. Ne bougez plus ! A côté de la boîte noire, je vois un civil. Sur un fauteuil, une petite grenade plate à la main. Attention ! Il appuie dessus !

Les trois hommes plongèrent au sol puis se redressèrent lentement, baïonnettes sur le qui-vive.

- Ah ben ça ! s'exclama Blourde. En pressant dessus, le grand-père a remplacé la vision par une autre !

- C'est maintenant la carte de la Patrie avec des nuages qui se baladent. Ils vont vers l'Allemagne.

C'est sûrement les gaz, avec les résultats. 16 Allemands gazés sur la Champagne. 18 Fritz à Reims. 23 à Marseille, avec un soleil de victoire dessiné à côté...

- Et voilà un gamin qui s'en mêle, chuchota Sorin.

Un enfant s'emparait en effet de la télécommande en faisant de grands gestes de désapprobation.

D'autres images de guerres modernes apparurent instantanément. Avec des civières. Des sirènes. Des chars blancs comme neige.





Monnier arracha les écouteurs des mains de Sorin et entendit le vieil homme réprimander l'enfant :

- Zappe la guerre à la fin ! Y'a bien mieux à voir ou alors éteins-la !

Le feu bleu ferma doucement ses yeux. L'obscurité se fit dans la pièce.

Le jeune garçon se retourna et sur l'écran de la fenêtre rayé par la pluie brillante, il découvrit les trois visages livides des soldats.

- Grand-père ! Une armée de morts ! hurla-t-il.

- Tu vois, nigaud, ça te tourne la tête, leur télé !

Il n'y avait plus personne contre le carreau.

Dans une course désarticulée, les trois soldats fuyaient. Les ordres étaient clairs. Il ne fallait être vu. Surtout par un enfant ! Sorin poussa les deux autres dans le dos :

- Repli sous le monument, nom d'un chien ! Faut disparaître !

Monnier se soutenait le front en courant.

- Mais... faut peut-être qu'il la sache notre horreur, le gamin, pour pas qu'elle dure encore. Pour avancer, quoi...

- Tu perds la tête, Monnier ! tu veux y rester ?

Toute la compagnie au monument !

Le lieutenant Monti de Rezé entendit l'alerte et répercuta la consigne.

De partout les soldats convergèrent vers la place.

Soudain, à l'angle de la rue Prévert, un faisceau de lumière coupa le chemin de Monnier, Sorin et Blourde qui sautèrent aussitôt dans une tranchée ouverte pour des travaux en cours.



Sa lampe de poche à la main, le garçon les avait facilement repérés. Il s'approcha prudemment du trou qui défigurait la chaussée et en braquant sa torche sur le fond de la tranchée, il découvrit un soldat de 1914 qui se protégeait les yeux d'une main tremblante et se cramponnait à son vieux fusil de l'autre. Monnier. Les deux autres avaient définitivement disparu des rues de la ville.

Monnier dégagea progressivement sa vue. Puis il se ressaisit bouchant à nouveau sa blessure frontale pour éviter d'effrayer l'enfant. Il osa :

- Rien de grave ! Enfin si, approche. Faut que je t'explique, que je te raconte...

Sans un mot le garçon éteignit sa lampe et prit le risque de s'asseoir sur le rebord de la tranchée.

